

—Tout ceci est gros de menaces, interrompit Joséphine; mais qu'y puis-je ? en quoi suis-je intéressée dans un pareil fait ?

—Votre Majesté pourrait, reprit la chiromancienne d'un ton grave, faire rechercher le personnage dont ces tarots fidèles annoncent la venue et le séjour; peut-être serait-il possible de le séduire, de le gagner. Je ne vois rien de net, rien de bien précis sur les moyens à employer pour se rendre favorable cet agent mystérieux, mais ce que je puis affirmer, ce que j'ose garantir avec certitude, c'est qu'il est à Paris, que sa mission est grave, décisive peut-être, et qu'il s'occupe de la remplir et d'en justifier l'importance avec tout le dévouement que d'habileté.

—J'aviserais ! dit gravement Joséphine, qui depuis quelques semaines s'efforçait de se mettre à la hauteur du rôle suprême où l'étoile prédestinée de Bonaparte venait d'élever la veuve du général Beauharnais.

J'aviserais est un mot superbe, inventé pour déguiser la nullité des incapacités supérieures; par exception, le j'aviserais de Joséphine signifiait la ferme volonté d'agir. Pendant tout le jour, la pauvre et désolée impératrice avisa: elle se dit d'abord qu'il lui fallait un confident; un homme sûr et capable, qui ne s'effrayât pas des difficultés, et elle pensa naturellement au ministre de la police, Fouché. Puis, grâce à ce tact intime que possèdent à un si éminent degré les femmes, elle comprit tout le danger qu'il y aurait à faire une telle confidence à un homme sur qui elle ne pouvait pas compter, et elle chercha un autre dépositaire de son secret.

Le soir étant venu, et Joséphine, indécise, se disait toujours qu'il importait d'aviser, lorsqu'on lui annonça la visite de Cambacérés, nommé depuis quinze jours seulement prince archi-chancelier de l'empire.

—Voilà précisément l'homme qu'il me faut, pensa-t-elle; car il n'a plus rien à désirer, sinon la stabilité de l'édifice qu'il a contribué à élever.

Cambacérés fut introduit.

—Monsieur l'archi-chancelier, lui dit Joséphine, votre visite arrive on ne peut plus à propos; j'allais donner des ordres pour vous faire prier de vous rendre ici; j'ai à vous entretenir d'une affaire d'Etat.

—D'une affaire d'Etat? s'écria Cambacérés, manifestant à la fois par l'expression de son visage et l'inflexion de sa voix l'incrédulité et la surprise.

Puis, se remettant promptement, il ajouta:

—Pardou, Madame; mais nous allons si vite depuis quelque temps, que parfois je ne sais plus en vérité où j'en suis. Je tâcherai, que votre majesté n'en doute pas, de me rendre digne de la nouvelle marque de confiance dont elle daigne en ce moment m'honorer.

—Voici de quoi il s'agit, reprit avec une gravité presque comique l'impératrice: j'ai la certitude, la preuve même, que la Russie entretient à Paris un agent chargé d'étudier l'esprit public. Le nom de cet agent, ses titres, sa demeure, j'ignore tout cela; il faut le découvrir, et agir de telle sorte que les rapports qu'il doit faire au czar nous soient complètement favorables. Vous comprenez, monsieur l'archi-chancelier, toute l'importance du service que nous pouvons rendre en cette occasion à la France, car la Russie reste désormais la seule puissance continentale vraiment redoutable. L'Empereur, qui plus tard en sera instruit, vous témoignera assurément sa satisfaction à ce sujet, car j'entends vous laisser tout le mérite de l'entreprise, toute la gloire du succès.

—Il y aurait un moyen bien simple de découvrir ce personnage, dit Cambacérés après quelques secondes de réflexion, ce serait d'en parler à Fouché.

—Gardez-vous-en bien, interrompit Joséphine; cet homme, moitié louine, moitié renard, ne m'inspire aucune confiance; il travaillerait pour lui seul. Et puis, pour mettre sa responsabilité à couvert, il en parlerait à l'empereur, qui se fâcherait. Il ne faut pas que Napoléon sache un mot de tout cela, avant que nous ayons atteint le but. . . Enfin j'ai la certitude que le bien ne peut pas se produire par cette voie: cette affaire doit rester entre nous seuls. Me promettez-vous votre concours efficace, monsieur l'archi-chancelier ?

—Trop heureux d'être agréable à votre Majesté en même temps que je puis servir l'Etat, répondit Cambacérés en s'inclinant; vous pouvez, Madame, compter sur mon dévouement absolu; dès demain, dès ce soir, je m'occuperai activement de cette affaire.

Deux heures après cette conversation, le prince archi-chancelier rentra dans son hôtel, et assis, la figure inquiète, devant son bureau, grommelait entre ses dents, en se frappant le front:

« Comment veut-elle que je découvre ce personnage ? »

II.

Deux jours s'étaient écoulés; l'archi-chancelier était d'une humeur détectable; il avait mis en campagne, pour découvrir l'agent secret, quelques serviteurs intelligents qui avaient en vain prodigué l'argent, multiplié les démarches sans rien découvrir; il avait fait prendre adroitement des informations sur tous les Russes de distinction qui se trouvaient à Paris; on n'avait pu recueillir aucun indice, rien apprendre qui fût propre à faire déduire quelque induction.

—C'est à en devenir fou ! disait-il en se promenant à grands pas dans son cabinet. Mais aussi quelle fantaisie de s'adresser à moi pour une affaire de police, quand elle a sous la main Réal, Fouché, Cochon-Leparant ? . . . Il s'agit du bien de l'Etat: voilà un grand mot qui couvre souvent bien des sottises. . . .

Le prince continuait d'exhaler son impatience sur ce ton, quand un des huissiers de la chancellerie vint demander si son Excellence pouvait recevoir M. Léopold Clion.

—Qu'il aille au diable ! s'écria Cambacérés.

Puis, se ravissant presque aussitôt :

—Faites-le entrer, dit-il; j'ai précisément besoin de lui.

Léopold Clion appartenait à une famille d'honnêtes gens qui avaient autrefois rendu d'importants services à Cambacérés. C'était un garçon d'esprit, qui eût pu faire un chemin rapide, si l'amour des plaisirs eût été chez lui moins vif, et qu'il eût un peu plus pensé à l'avenir. Plus d'une fois le prince archi-chancelier l'avait mis dans des positions avantageuses, et où il ne lui fallait que vouloir pour être, selon le terme parisien, en passe d'arriver à tout; jamais il n'avait su se tenir en place, de telle sorte que, pour la quatrième ou cinquième fois, il se trouvait sans emploi et sans ressources. Cambacérés ne l'avait cependant pas entièrement abandonné; il l'aimait à cause de son esprit, de sa joyeuse humeur, de son insouciance même; il le recevait fréquemment, et quelquefois l'aidait même de sa bourse, tout en le grondant bien fort pour son désordre et sa prodigalité.

Cambacérés venait de concevoir l'idée de mettre Léopold à la recherche de l'agent secret, dont la présence à Paris et la mission l'occupaient si fort.

—Voyons, monsieur le drôle, dit-il en l'apercevant, est-ce encore quelque triste aventure, ou une honteuse pénurie ordinaire qui vous amène en solliciteur à mon hôtel ? . . .

Et comme Léopold s'appretait à l'interrompre: Ecoutez-moi attentivement, poursuivit-il, il s'agit de me prouver aujourd'hui si vous n'êtes réellement pas tout à fait indigne de ma confiance. Je puis vous charger d'une mission délicate, qui exige de l'adresse, de la persévérance, de l'esprit, et surtout une inviolable discrétion.

—Monsieur peut compter sur mon dévouement, sur mon zèle. Je m'estimerai mille fois heureux si je pouvais. . . .

—Tâchez d'abord, interrompit l'archi-chancelier, de m'écouter, et ensuite de ne pas agir à l'étourdie: il se trouve en ce moment à Paris un Russe de distinction qui se cache, et qui a un grand intérêt à ne pas être déposé. Vous croyez-vous capable de le découvrir, de le trouver sans recourir à l'aide de qui que ce soit ?

—Je me sens capable de tout entreprendre pour y parvenir, répondit Léopold, et cela ne me paraît pas entièrement impossible, pourvu que monseigneur puisse me donner quelques renseignements, me mettre sur la trace par quelque indice.

—Et précisément c'est ce qui m'est impossible ! Ce Russe doit parler parfaitement le français; ce doit être un homme d'esprit et de sens, éminemment doué du talent d'observation; dans le monde parisien, il doit faire assez bonne figure pour être admis partout, tout voir, tout apprécier, tout recueillir. Voilà, monsieur, ce que je puis seulement vous indiquer et vous dire. . . . Il y a bien encore quelque chose qui pourrait le faire reconnaître, c'est qu'il tient nécessairement un journal où s'enregistrent quotidiennement ses impressions; puis il doit adresser en Russie de fréquents messages. . . . J'espère que vous me comprenez, et qu'il n'est pas nécessaire que j'insiste sur tous les déplorable résultats que pourrait avoir une indiscrétion, une inconscience. Maintenant allez, et puissiez-vous justifier, en cette occurrence délicate, la confiance que je ne crains pas de placer en vous.

—Monseigneur, dit Léopold en se levant de son siège, et avec le salut respectueux d'un homme qui s'appête à prendre congé, votre altesse me permettra-t-elle de lui observer. . . .

—Ah ! oui, je devine, interrompit en souriant l'archi-chancelier, l'antienne ordinaire.

—Les recherches actives auxquelles votre confiance m'oblige à me livrer sans retard, nécessitent un train de vie, des relations que la médiocrité de ma position ne me permettrait pas de soutenir.

—Cela est vrai, et ne croyez pas que ce qui motive votre remarque soit un oubli; je voulais éprouver si vous aviez bien compris toute la portée de votre rôle.

L'archi-chancelier, en disant ces mots, prit sur son bureau une petite cassette qu'il ouvrit en pressant un bouton presque imperceptible; il en tira trois rouleaux de pièces d'or qu'il donna à Léopold Clion.

—J'espère que cela vous suffira, lui dit-il, mais là ne se bornera pas la récompense que l'on vous destine, en cas de réussite. Tâchez donc de profiter de cette occasion heureuse pour sortir de la mauvaise position où vous vous êtes laissé choir par votre faute. Adieu; puisse le succès accompagner vos efforts et justifier mes bontés.

Léopold Clion avait empêché les rouleaux avec une dextérité merveilleuse; la joie dans l'âme, le front radieux, il s'était élancé hors de l'hôtel de la chancellerie. Une fois dans la rue, il se prit à réfléchir. De longtemps il ne s'était trouvé à la tête d'une somme aussi rondelette, et sa première pensée fut de se rendre au Palais-Royal, et d'aller faire un dîner coquet à la fois et confortable, chez l'un des restaurateurs à la mode alors, Legueque Billiotte, Méant ou Véry.—Je possède la confiance du prince archi-chancelier de l'empire, dit-il à part soi; c'est beau, c'est très-beau, même; mais ce n'est pas une raison pour que je me laisse mourir de faim; au contraire, et je serai bien plus capable de découvrir le mystérieux Moscovite à la piste duquel me voilà lancé, lorsque j'aurai dîné moi-même comme un prince. Les grandes pensées viennent de l'estomac, assure l'illustre Grimod de la Reynière, et j'ai essentiellement besoin de réfléchir. Rien, d'ailleurs, ne stimule et ne titille l'imagination comme un moka généreux, humé à la sortie d'un dîner à trois services.